

Attrition différentielle de la première langue chez deux groupes de bilingues tardifs de langues secondes distinctes. Premiers résultats.

BARBARA KÖPKE

Laboratoire de Neuropsycholinguistique «Jacques Lordat» – Université de Toulouse-Le Mirail (France)

1. INTRODUCTION

On désigne par le terme «attrition» (de l'angl. «attrition») les effets du manque d'utilisation d'une langue qui était auparavant connue et pratiquée par le sujet. Chez des enfants bilingues, on observe qu'une langue peu utilisée se détériore rapidement, même si c'est la première langue du sujet (cf. Seliger & Vago, 1991). Mais, en ce qui concerne L1 chez des bilingues tardifs (adultes), il n'existe, pour le moment que très peu d'études, et avec des résultats contradictoires qui sont sans doute en partie dus à la grande variété de tâches, de matériel et de sujets utilisés (cf. les travaux rassemblés dans Seliger & Vago 1991 ainsi que Ammerlaan 1996, De Bot & Clyne 1994, Jaspaert & Kroon 1992, Jordens et al. 1989, Major 1992, Van Vlerken 1980, Waas 1996). Deux questions principales se dégagent cependant de ces travaux: (a) il paraît crucial de distinguer *problèmes de performance* (ou de traitement psycholinguistique) et érosion de la *compétence linguistique* sous-jacente. On observe souvent chez ce type de sujets, e.g. des difficultés dans l'accès lexical, mais moins dans des tests s'intéressant à la compétence grammaticale. (b) Le rôle de *l'influence translinguistique* n'a jamais été étudié expérimentalement. Même si beaucoup d'auteurs la présupposent, on ne peut pas déterminer si l'érosion observée est due à l'influence de la langue seconde ou si les changements sont dus à des «simplifications» à l'intérieur de L1.

L'étude que nous allons présenter ici, s'intéresse au rôle de l'influence translinguistique dans les processus d'attrition et tente de déterminer si et à quel point la compétence linguistique de L1 peut changer chez ce type de sujets. Comme l'étude est en cours, les données ont seulement été analysés partiellement.

2. PROTOCOLE

Population: Dans le but d'examiner l'influence de L2 sur L1, nous avons comparé deux groupes de germanophones natifs avec des L2 différentes: 30 sujets anglophones au Canada (groupe A) et 30 sujets francophones en France (groupe F) ainsi qu'un groupe contrôle de 30 allemands unilingues (groupe C). Les sujets bilingues répondent aux *critères de sélection* suivants: (1) départ d'Allemagne (ou d'Autriche) après l'âge de 14 ans, (2) séjour depuis au moins 7 ans dans le pays d'accueil (France ou Canada), (3) âge inférieur à 65 ans, (4) usage prédominant du français/anglais dans la vie quotidienne, (5) usage faible de l'anglais (pour les franco-phones) ou du français (pour les anglophones).

Stimuli: Les stimuli consistent en des phrases allemandes qui contiennent des structures grammaticales contrastant soit entre l'allemand et le français (allemand et anglais étant simi-

laïques) ou entre l'allemand et l'anglais (allemand et français étant similaires). Cette procédure permet de déterminer l'influence de L2. Les stimuli ont été testés dans trois épreuves différentes dont nous allons présenter deux ici. (cf. exemples infra).

Méthode:

a) Jugements de grammaticalité: Les phrases à juger ont été présentées sur un écran d'ordinateur. Le temps de présentation n'était pas limité, mais les sujets étaient incités à répondre le plus rapidement possible. Les temps de réponse ont été enregistrés. L'épreuve comportait 80 stimuli agrammaticaux (40 pour chaque type de contraste) et 80 distracteurs grammaticaux correspondants (normalisés par le groupe contrôle).

Stimulus E-1a

**Marie oft ißt Schokolade.*

(*Mary often eats chocolate.*)

(**Marie souvent mange du chocolat.*)

Distracteur E-1a-D

Franz trinkt oft Orangensaft.

(**Franz drinks often orange juice.*)

(*Franz boit souvent du jus d'orange.*)

On s'attendait à ce que les sujets anglophones aient plus de difficultés avec les stimuli anglais (calqués sur leur L2) et les sujets francophones aient plus de difficultés avec les stimuli français, ce qui pouvait se manifester par plus d'erreurs ou du moins par des temps de réponse plus élevés.

b) Construction de phrases: Les sujets devaient formuler une phrase complète à partir de mots allemands apparaissant sur un écran. L'épreuve comportait 40 stimuli (20 par contraste) correspondant à des mots de classe ouverte séparés par des barres obliques:

Exemple contraste français (préposition vs. Ø): BRITTA / WARTEN / PETER / CAFÉ
(*Britta / attendre / Pierre / café*)

Réponse correcte: Britta wartet auf Peter im Café.

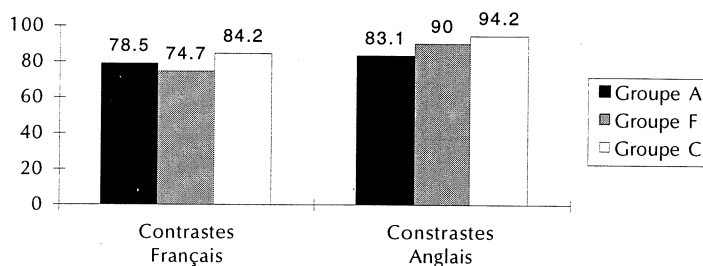
Erreur attendue: Britta wartet Ø Peter im Café.

L'épreuve était limitée dans le temps et les sujets répondaient oralement.

3. RÉSULTATS: A) JUGEMENTS DE GRAMMATICALITÉ

Fig. 1 montre que c'est bien le groupe F qui a les plus mauvais résultats pour les contrastes français, tandis que pour les contrastes anglais, c'est le groupe A qui a les plus mauvais résultats. Ces données confirment notre hypothèse et il apparaît que l'influence de L2 est mesurable dans cette tâche, même si la différence n'est pas très grande. Pour les contrastes anglais toutes les différences sont très significatives, pour les contrastes français seule la différence entre le groupe F et le groupe C est significative. L'autre groupe bilingue se situe à chaque fois entre les deux autres groupes, il semblerait donc que les difficultés des bilingues ne peuvent pas uniquement être attribuées à une influence directe de L2.

Fig. 1: Réponses correctes par groupe et par type de contraste (en %)



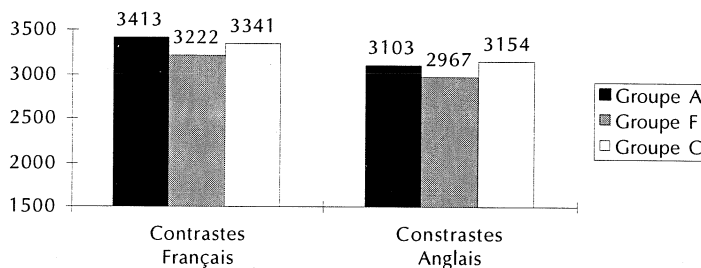
En revanche, Tabl. 1 ne montre aucune différence pour les distracteurs, ce qui indiquerait que L2 n'exerce pas d'influence sur le traitement des phrases grammaticales en L1.

Tabl. 1: Réponses correctes pour les distracteurs par groupe (en %)

| DISTRACTEURS | Groupe A | Groupe F | Groupe C |
|---------------------|----------|----------|----------|
| Contrastes Français | 96,3 % | 97,5 % | 95,7 % |
| Contrastes Anglais | 96,6 % | 97,5 % | 95,2 % |

En ce qui concerne les temps de réponse, fig. 2 ne révèle aucun effet de groupe: les sujets bilingues ne mettent pas plus de temps pour traiter des phrases qui contiennent une structure contrastant avec leur L2. Donc l'hypothèse principale n'est pas confirmée. En revanche, nous constatons une différence significative entre les temps pour les réponses correctes et les erreurs, ceux pour les erreurs étant systématiquement plus long pour les trois groupes.

Fig. 2: Temps de réponse par groupe et par type de contraste (en ms)



b) Construction de phrases

Tabl. 2 montre que la performance des trois groupes est quasiment équivalente et que le pourcentage d'erreurs attendue est très peu élevé. Il n'y a que 2 stimuli sur 40 pour lesquels les groupes bilingues se comportent de manière spécifique, telle que nous l'attendions.

Tabl. 2: Réponses correctes et erreurs attendues par groupe (en %)

| | Groupe C | Groupe A | Groupe F |
|--------------------|----------|----------|----------|
| Réponses correctes | 87,5 % | 84,6 % | 87,9 % |
| Erreurs | 2,4 % | 3,6 % | 3,6 % |

Ainsi, une première analyse des erreurs attendues dans cette tâche ne nous permet pas de constater une influence des structures grammaticales de L2 sur la performance des sujets en L1, ou seulement de manière très marginale.

4. DISCUSSION

Pour les jugements de grammaticalité, les taux de réussite montrent une interaction significative entre le groupe et le type de stimuli. Cette interaction est d'autant plus intéressante que les résultats pour les distracteurs ne varient pas du tout. Ainsi les données montrent que la perception qu'ont les sujets de L1 change, en partie sous l'influence de L2, mais pas seulement, puisque les sujets bilingues ont aussi des taux de réussite moins élevés que les sujets contrôle lorsque les stimuli ne contrastent pas avec leur L2.

L'hypothèse de temps de réponse plus longs pour les stimuli contrastant avec la L2 du sujet n'a pas été confirmée. Les données ne montrent aucun effet de groupe ou de type de stimuli sur les temps de réponse. Soit l'interférence n'est pas accompagnée de temps de réaction plus longs, soit, ce qui nous paraît être plus probable, nos mesures ne sont pas assez fines pour le révéler.

La tâche de construction de phrases ne pose pratiquement aucun problème à nos sujets bilingues. Seuls deux stimuli sur 40 montrent une forte influence de L2. Mais les bilingues font plus d'erreurs inattendues que les sujets contrôle, indiquant que la tâche est plus coûteuse pour eux. Ce qui nous semble être particulièrement intéressant dans cette tâche est le fait qu'elle ne demande pas de recherche lexicale ("active"), puisque tous les mots de contenu sont donnés. Si on admet qu'elle permet ainsi d'examiner le traitement grammatical de façon isolée, nos données indiqueront que c'est précisément le traitement grammatical qui ne pose que très peu de problèmes à nos sujets. Alors que les observations que nous avons pu faire dans d'autres tâches, indiquent qu'ils ont effectivement des problèmes d'accès aux mots relativement importants.

En somme, l'influence de la langue seconde apparaît beaucoup plus dans la tâche de jugements de grammaticalité qu'en construction de phrases. Il semble donc que la perception qu'ont les sujets de L1 change, montrant une influence significative de L2, alors que les performances morpho-syntaxiques en construction ne semblent guère révéler d'attrition. Pour l'interprétation de ces résultats, il se pose cependant la question de savoir ce qui a réellement été testé avec les tâches que nous avons utilisées. Si l'on se réfère à l'idée – largement répandue parmi les linguistes chomskiens – que les jugements de grammaticalité permettent d'évaluer la compétence linguistique, nos résultats indiqueront que c'est plutôt la compétence de nos sujets qui subit de l'érosion, alors que leurs performances sont presque parfaites! Comme cette interprétation nous paraît peu vraisemblable, une analyse des données à l'intérieur d'un modèle global de production linguistique bilingue s'impose, en tenant compte notamment des autres

données que nous n'avons pas pu présenter ici. Cette analyse devrait permettre de confirmer l'hypothèse que la compétence linguistique (grammaticale) de nos sujets reste relativement intacte, malgré les problèmes de performance (surtout l'accès aux mots) que ceux-ci peuvent éprouver.

RÉFÉRENCES

- Ammerlaan, T. 1996. «*You get a bit wobbly...*» *Exploring bilingual lexical retrieval processes in the context of first language attrition*. Ph. D. University of Nijmegen.
- De Bot, K.; Clyne, M. 1994. A 16-year longitudinal study of language attrition in Dutch immigrants in Australia. *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, 15-1, 17-28.
- Jaspaert, K.; Kroon, S. 1992. From the typewriter of A. L. A case study in language loss. In W. Fase, K. Jaspaert, S. Kroon *Maintenance and loss of minority languages*. John Benjamin's Publishing Company, 137-147.
- Jordens, P.; De Bot, K., Trapman, H. 1989. Linguistic aspects of regression in German case marking. *Studies of Second Language Acquisition*, 11, 179-204.
- Major, R. C. 1992. Losing English as a first language. *The Modern Language Journal*, 76-2, 190-208.
- Seliger, H. W., Vago, R.M. eds. 1991. *First Language Attrition*. Cambridge University Press.
- Van Vlerken, M. 1980. *Adverbial placement: a study of first language loss*. Unpublished MA dissertation, English Department, University of Utrecht.
- Waas, M. (1996) *Language Attrition Downunder*. Frankfurt, Peter Lang.